

Maité Marra

dda-auvergnerhonealpes.org/maite-marra



Écran de fumée (Pétrole 1 à 9) - détail

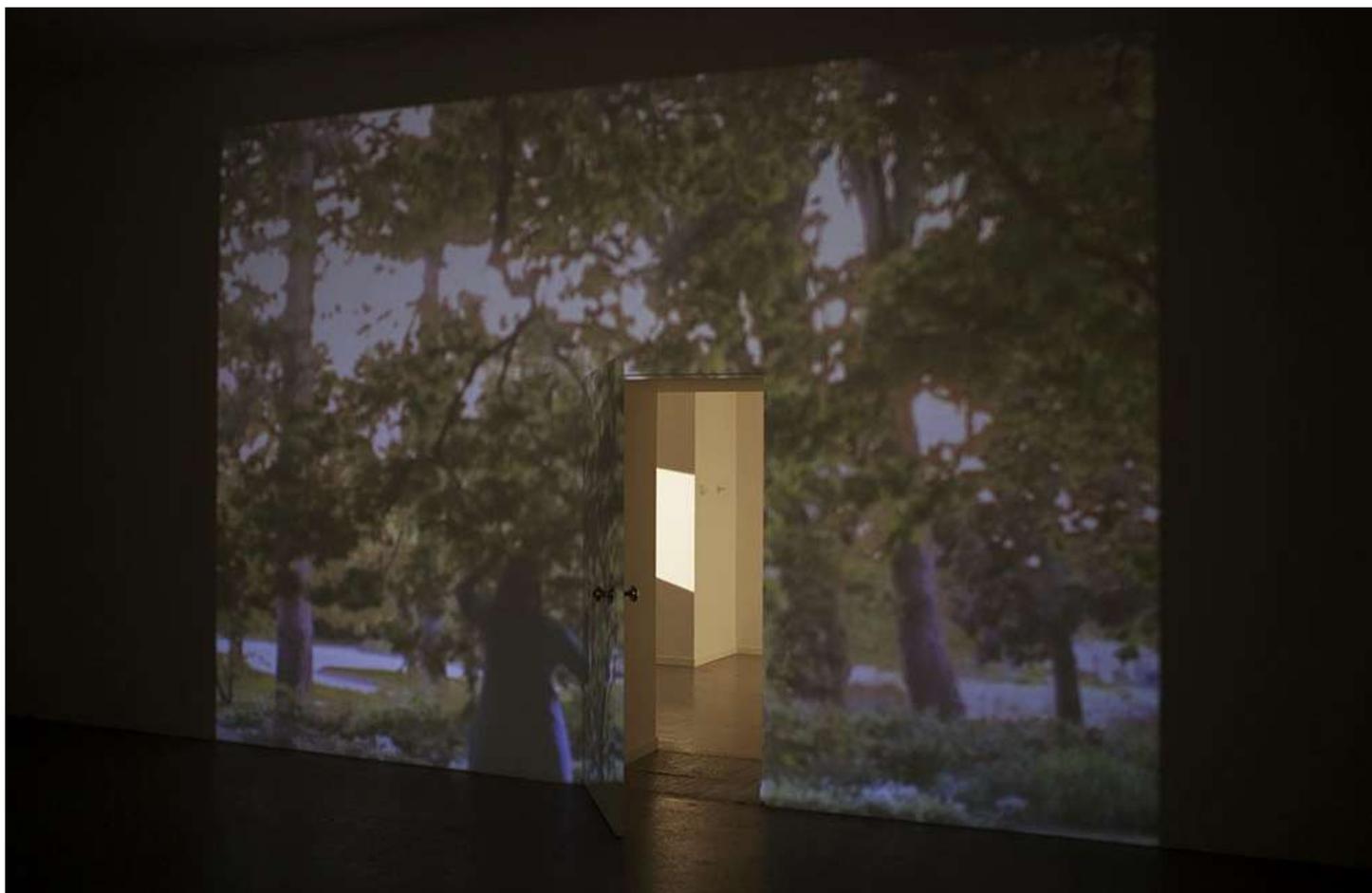
9 monotypes, encre et pétrole, 120 x 80 cm (360 x 240 cm), papier vélin de Rives, URDLA éditeur, 2020



***DURGENCE LAMOUR* / 2020**

● Exposition individuelle à URDLA, Villeurbanne, dans le cadre de La Fabrique du Nous #0 Rituel.le.s, en partenariat avec l'Institut d'art contemporain Villeurbanne/Rhône-Alpes

DURGENCE LAMOUR était un projet d'exposition construit en deux temps, d'abord l'installation vidéo *Monument 600 dpi* dans les archives, puis *DURGENCE LAMOUR* dans l'espace d'exposition. Le jeu de mise en espace, par le montage des différents fragments, œuvres et extraits de films, tirait un fil narratif dans la circulation. Une boucle du *R.O.T* de Cary Grant à l'estomac amoureux d'Eva Marie Saint : « I never discuss love on an empty stomach. »



Chapitre III : ***La chambre implantable / 2022***

- Exposition Jeune création internationale | 16^e Biennale de Lyon, Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes, 2022
- Prix Jeune Création Internationale Auvergne Rhône-Alpes 2022

L'installation en trois espaces est construite comme un œil inversé : d'abord le premier espace, la rétine/écran sur laquelle est projetée une image, un film. De l'autre côté de l'écran, en franchissant une porte, on arrive dans le deuxième espace, la chambre postérieure de l'œil, cet espace entre le cristallin et la rétine où se retourne l'image, ici la chambre et les textes.

Puis, de l'autre côté de la fenêtre, le troisième espace, le monde, le réel. Or, cette fenêtre sur le réel ne donne sur rien : un espace abstrait dans lequel un projecteur projette une lumière artificielle en direction de la fenêtre, produisant l'illusion d'une journée ensoleillée, projetant lumière et ombre à l'intérieur de la chambre : une fiction.



Installation en trois espaces, 2022
Vidéo mini DV 4/3, couleurs et son, 22'
13 textes composés en Univers, imprimés sur papier Fedrigoni
Vidéoprojecteur, enceinte, porte, boutons en laiton, placoplâtre, peinture,
plinthes, verre, bois, éclairage (Transpalux)



Cartographie d'une violence avec corps et mots / 2018

● Exposition individuelle, dans le cadre d'une résidence,
Musée d'art contemporain de Lyon, 2018

Le projet était de tourner le film dans le musée pendant sa fermeture au public, entre le démontage de la Biennale et le montage des nouvelles expositions.

Il s'agissait de rendre visible cette précarité éphémère du musée en changement, en transition, ne pouvant plus se définir par les œuvres qu'il montre, à la fois champ de ruine et champ des possibles. Cet étonnant état de fragilité du musée permettait de réfléchir le témoignage d'une infirmière en psychiatrie agressée par des patients qu'elle soignait et de poser la question de la place que pouvait trouver un tel récit traumatique dans un lieu de monstration, d'exhibition, tel que le musée. L'institution muséale et l'institution hospitalière pouvant également être interrogées du point de vue de leur autorité et de la violence qu'elles entraînent.



Carrousel éclipses, 2018

Carrousel à diapositives projetant les archives photographiques d'Ahmed Bouakkadia de l'éclipse totale de soleil du 11 août 1999 à Lyon (MAPRAA)

Monument Raynox / 2018

● Exposition individuelle, Maison des Arts Plastiques et visuels Auvergne-Rhône-Alpes, Lyon, 2018

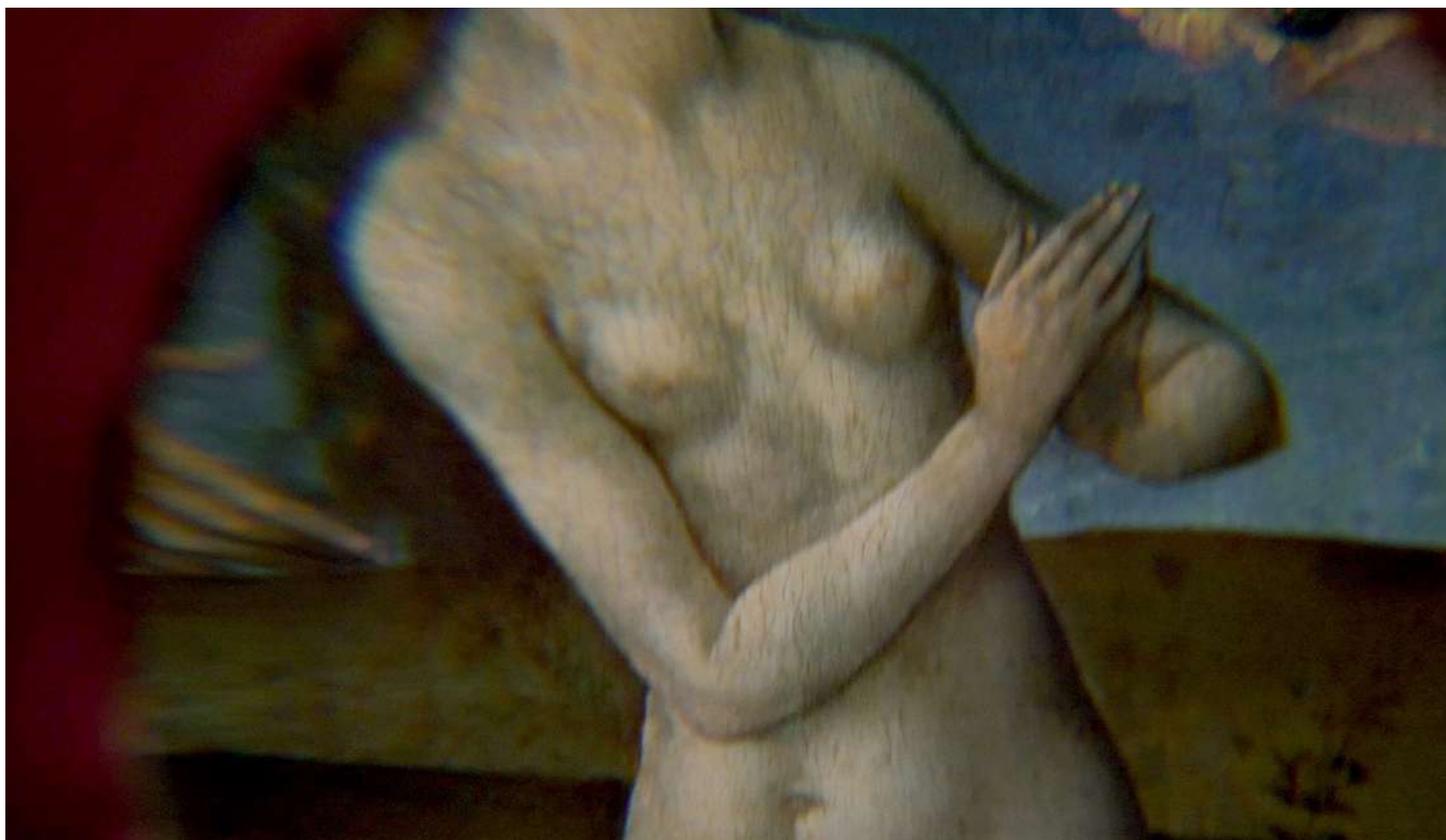
Cette première exposition est la restitution de l'expérience d'un aveuglement, d'un impossible à voir, à dire. La photographie est mise en doute comme captation du réel.

Construction, fabrication, violence.

Les pouvoirs politiques défoncent au bulldozer les sols des campements Roms pour empêcher leur réinstallation : nouveaux paysages.

Diapositive anonyme de la fontaine de Trevi ou archives d'Ahmed Bouakkadia, les images d'un autre temps s'entrechoquent avec la violence et la fuite en avant de notre actuel.

L'exposition était présentée au premier étage de la MAPRAA. Pour y accéder, il fallait monter un escalier en colimaçon, dans lequel étaient projetées les diapositives d'Ahmed Bouakkadia, archivées à la MAPRAA, de l'éclipse de soleil du 11 août 1999 photographiée à Lyon. La courbe de l'escalier nous mettait ensuite face au projecteur qui nous éblouissait jusqu'à l'arrivée à l'étage. Les 30m² dédiés à l'exposition déployaient la problématique du regard, entre rêverie et frontalité documentaire.

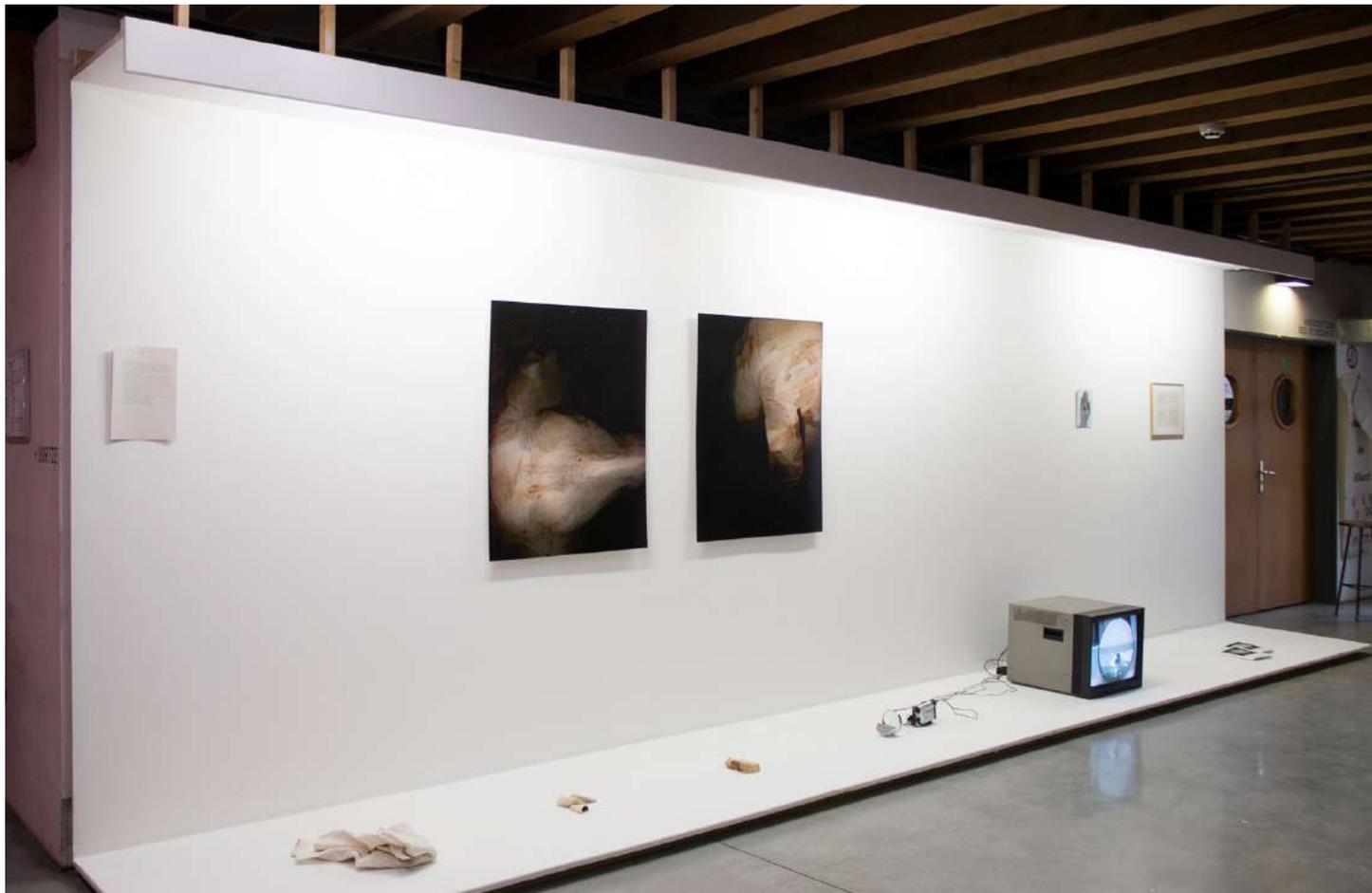


Harmonies des sphères / 2019

- Vidéo HD, couleurs, muet, 6'38", en boucle

Quelles sont les justes proportions, celles qui établissent l'harmonie ? N'est-ce pas l'utilité, la nécessité de l'outil ?

Cette loupe, ingénieux système de grossissement mobile, redimensionne les détails et crée ainsi un autre rapport d'échelle. Une proportion indécise pourtant, car les images de la loupe sont troubles, floues, déformées.

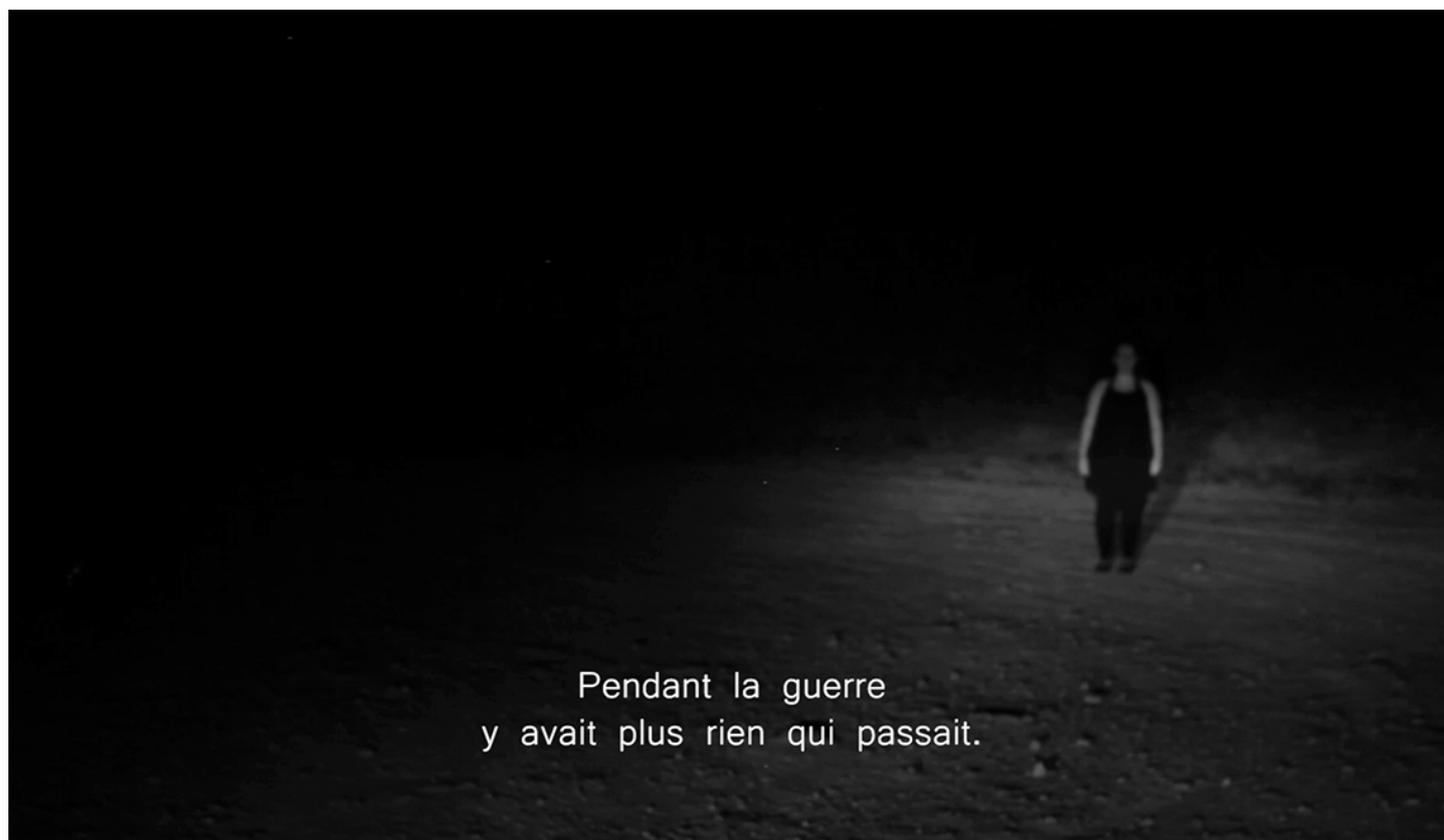


Correspondances / 2019

● Exposition avec Michala Julínyová
Le Mur - École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, 2019

Installation avec scans, texte, objets envoyés par la poste depuis la Slovaquie, loupe, caméscope, téléviseur, photographie, cadre, éditions

Veillez excuser l'artiste, elle accouche d'un mouton.
Veillez excuser l'artiste, elle est en prison.
L'artiste n'a pas pu venir, elle est dans les Carpates.
Quelque part à quatre pattes elle cherche sa lentille, elle a perdu la vue ou bien elle est partie.
L'artiste n'a pas pu venir, elle est trop occupée à recouvrer la vue entre ses quatre murs. Parce que sans perspective derrière les barreaux, elle déforme sa cornée.
L'artiste est aveugle.
Elle trouve un bout de bois, c'est le pied de sa chaise, elle le rompt d'un coup sec. Ce nouvel appendice sera son totem.
L'artiste envoie ses excuses, c'est contre sa volonté, il y a un embargo, elle a la peau trop noire et elle porte un foulard.
L'artiste envoie ses excuses et vous prie d'apprécier son exposition, elle ne peut pas être là.
Il n'y a pas de visa pour traverser la mer depuis ce côté-là.
Elle a bien essayé de s'envoyer par mail sans succès apparent, c'est une question de poids.
Elle couvre de morsures le récent animal. Elle sculpte avec les dents.
Le bois tendre se fend et s'arrache respectueusement dans la bouche de l'artiste.
Il est un peu mâché.
L'artiste est confuse, elle s'est trompée d'horaire, elle a confondu la grande et la petite aiguille.
Dans sa course elle a trébuché sur un mot, un crabe à double pince, elle est tombée par terre.
Elle crache les copeaux de bois.
L'artiste est confuse, elle a cru à une petite fêlure. C'était un incendie, elle s'est mise à flamber.
On a retrouvé dans la poussière une empreinte de dent.



On entend le bruissement de la terre / 2017

● Vidéo HD, noir et blanc, son, 6'53"

« Mais tu sais, ça vous crevait la faim. »
Les mots d'une grand-mère créent une tragédie antique. Le temps s'est arrêté sur des ruines archéologiques où la caméra suit l'errance d'un homme. Des milliers d'années les séparent d'elle dont la voix portée par une autre femme dit la souffrance du corps, de l'exil, de la langue transportée avec soi.



Rome (Narcisse) / 2017

● 24 scans de Narcisse, sculpture dans les jardins de la Villa Médicis à Rome.

Le point de netteté est le point de contact avec la vitre du scanner. La perception se déplace du volume à la surface plane, comme le Rayogramme où il ne reste de l'objet qu'une écriture à plat. L'image de la sculpture touche et fuit le cadre à la vitesse de la lumière du scanner ; elle s'écrit par une caresse étrange, sensuelle.





Des camps / 2013–2017

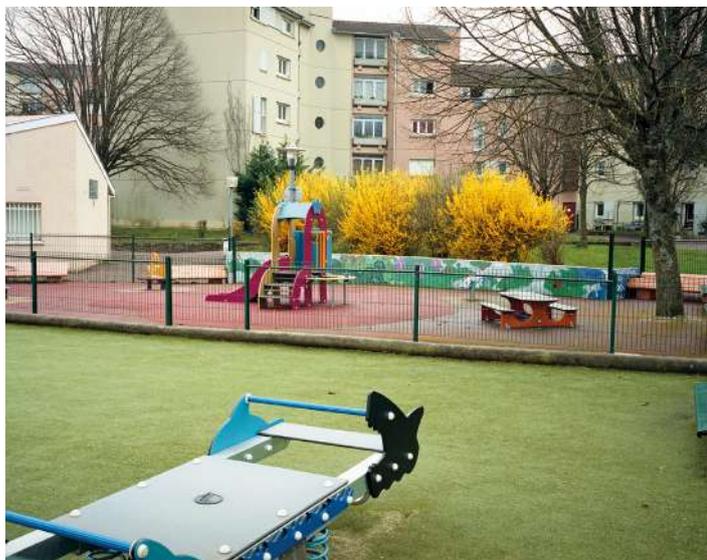
● Série de photographies argentiques couleur moyen format, tirages jet d'encre, 35 x 28 cm

Cette série de photographies des anciens camps de Roms des agglomérations lyonnaise, stéphanoise, marseillaise et parisienne, est d'abord un constat de leur position géographique dans la ville, de la précarité de leur subsistance. La légende date et localise les emplacements des anciens camps. Puis il s'agit d'interroger ces espaces, temporairement non maîtrisés par les autorités publiques qui réaffirment leur pouvoir sur eux par l'expulsion des occupants illégaux. Ces espaces sont considérés inhabitables, soit par leur insalubrité, soit par leur absence de

viabilité et l'occupation des Roms contredit cette inaptitude à être habités. L'installation des familles est révélatrice de ces espaces qui répondent à leur besoin d'être à proximité des centres urbains nourriciers (mendicité, recyclage, poubelles, associations de solidarité).



Extrait de la série *Des camps*



Villefontaine / 2016–2017

● Série photographique, moyen format, couleurs

« Maité Marra a grandi au bord du torrent médiatique, de l'assourdissante surenchère d'informations sensationnelles et amnésiques qui nous livrent de prétendues images du réel. Elle a aussi passé son adolescence dans le paysage sans aspérité d'une ville nouvelle construite sur un marécage asséché. Celle-ci fait l'objet d'une des premières éditions photographiques de Maité Marra, *Villefontaine* (2016–2017). S'y instaure ce regard singulier sur les choses qui entourent l'artiste et la touchent, où l'image objective est affectée par une tendresse personnelle en même temps qu'un sentiment de déjà-vu. Ce décor ordinaire d'une ville sans histoire paraît traversé par des images rémanentes de

films noirs ; les parterres municipaux semblent fleurir sur des émotions et des désirs enfouis – de changer les choses, pourtant les images n'en montrent rien, comme si la photographie arrivait trop tard.

Se pose-t-elle de manière toujours plus obsédante aux nouvelles générations d'artistes, la question des moyens dont le film et la photographie disposent encore pour faire sentir quelque chose du monde ? » [...]

Julie Portier, catalogue de l'exposition *Les enfants du Sabbat*, Le Creux de l'Enfer, 2019

Texte de Julie Portier, 2019

● Catalogue de l'exposition *Les enfants du Sabbat*, Creux de l'Enfer, 2019

Maité Marra a grandi au bord du torrent médiatique, de l'assourdissante surenchère d'informations sensationnelles et amnésiques qui nous livrent de prétendues images du réel. Elle a aussi passé son adolescence dans le paysage sans aspérité d'une ville nouvelle construite sur un marécage asséché. Celle-ci fait l'objet d'une des premières éditions photographiques de Maité Marra, *Villefontaine* (2016–2017). S'y instaure ce regard singulier sur les choses qui entourent l'artiste et la touchent, où l'image objective est affectée par une tendresse personnelle en même temps qu'un sentiment de déjà-vu. Ce décor ordinaire d'une ville sans histoire paraît traversé par des images rémanentes de films noirs ; les parterres municipaux semblent fleurir sur des émotions et des désirs enfouis – de changer les choses, pourtant les images n'en montrent rien, comme si la photographie arrivait trop tard.

Se pose-t-elle, de manière toujours plus obsédante aux nouvelles générations d'artistes, la question des moyens dont le film et la photographie disposent encore pour faire sentir quelque chose du monde ? C'est ainsi que l'enjeu documentaire est mis en cause chez Maité Marra, elle qui a choisi de saisir les événements en retournant sa caméra vers le bas côté de la route et d'aborder le contexte social et politique en y prenant son propre pouls. La vidéo *Aux combats quotidiens du jour et de la nuit, une fois sur deux c'est la nuit qui l'emporte* (2016), par exemple, a été tournée depuis la fenêtre d'un bus reliant Bruxelles à Paris, quelques kilomètres avant la frontière et seulement quelques jours après les attentats de novembre 2015. À l'intérieur, la bande-son témoigne de légères tensions lors des contrôles d'identité, où l'instant banal prend une charge historique. De la violence, Maité Marra enregistre les échos et les non-dits en s'attardant dans les temps morts et sur les aires touristiques plutôt que sur les champs de bataille. Ainsi de la série de photographies *Des camps* (2013–2017), qui décrit des paysages plus ou moins marqués par la présence de camps de Rom après leur démantèlement, ou de *Rome-Marseille* (2017) qui observe l'envol irisé des mêmes gadgets pour touristes dans deux villes européennes où transitent des migrants.

Son enquête s'est resserrée dans un périmètre intime et familial, celui d'où sont prononcés les mots qui nous parlent en italien de la faim et de la guerre dans le film *On entend le bruissement de la terre* (2017). Pour ce dernier, la source documentaire est traduite dans une écriture allégorique qui libère les moyens plastiques du film en adressant au passage un clin d'œil à l'emphase dramatique du cinéma de Pasolini. Le montage lui-même, par ses effets de rupture, semble avoir provoqué une collision géologique, de sorte que les traumatismes anciens remontent dans un murmure à la surface du sol. Alors, le témoignage d'une grand-mère du XX^e siècle passe dans le registre de la tragédie antique – avec son chœur et son oracle – tandis que le temps paraît s'être arrêté sur un site archéologique¹, perché sur un plateau venteux, à l'aplomb d'une centrale nucléaire² laissée hors-champ. La caméra y suit, sous un soleil blanc, un vieil homme désœuvré comme un enfant, prisonnier de son errance entre les ruines d'un autre paysage agricole, à des milliers d'années de celui dont se souvient la grand-mère émigrée. Parallèlement, la voix claire d'une autre femme fait entendre, dans un étrange présent, la souffrance des corps puis l'exil qui laisse derrière soi la terre et la langue maternelle.

C'est encore d'un mal inaudible que traite *Cartographie d'une violence avec corps et mots* (2018)³ dans un film plus mystérieux où la bande-son accentue une nouvelle fois le caractère tragique d'une détresse personnelle perçue comme un fait ordinaire. Le site archéologique a laissé place au motif du musée, soit le lieu de la conservation et de l'ordonnement d'un patrimoine commun. On y retrouve la figure rémanente de la Mamma Roma dans un long plan séquence montrant un personnage féminin qui parcourt les salles vides du Musée d'art contemporain de Lyon plongé dans le noir. De nouveau, le trouble émotionnel du personnage tente de se transmettre dans le malaise du spectateur, interrogeant toujours comment les réalités complexes résistent aux images.

1. Site de Larina, sur le plateau de l'Isle-Crémieu en Isère

2. Centrale nucléaire du Bugey, sur la commune de Saint-Vulbas dans l'Ain, à 45 km de Lyon

3. Réalisé dans le cadre de l'exposition/résidence du Musée d'art contemporain de Lyon

Maité Marra

Née en 1992
Vit et travaille à Villeurbanne

• CONTACTS

www.maitemarra.tumblr.com
maite.marra@gmail.com



Voir La fiche en Bref en ligne
www.dda-auvergnerhonealpes.org



Voir le CV en ligne
www.dda-auvergnerhonealpes.org



Lire les textes en ligne
www.dda-auvergnerhonealpes.org

documents d'artistes

auvergne — rhône — alpes

Documentation et édition en art contemporain
Artistes visuels de la région Auvergne-Rhône-Alpes
www.dda-auvergnerhonealpes.org
info@dda-ra.org